

Laval théologique et philosophique



Jean MILET, *Gabriel Tarde et la philosophie de l'Histoire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970 (16 X 25 cm), 410 pages

François Duchesneau

Volume 28, numéro 2, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020303ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020303ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duchesneau, F. (1972). Compte rendu de [Jean MILET, *Gabriel Tarde et la philosophie de l'Histoire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970 (16 X 25 cm), 410 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 28(2), 196-198. <https://doi.org/10.7202/1020303ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'attitude véritable du Christ, et surtout de s'en inspirer pour résoudre des problèmes posés par une nouvelle époque, en des termes et des catégories souvent étrangères à l'Écriture. Et pourtant, l'attitude du Christ devrait déterminer la nôtre !

Nous pourrions contester l'exégèse que Cullmann donne de certains textes. Il n'est pas sûr que Jésus veuille imposer le silence aux disciples en prononçant le *ikanon estin* de *Luc* 22, 38, ou que Pierre pense au « Messie politique » — « conception diabolique » du messianisme — en *Matthieu* 16, 16 : il devient gênant (du moins pour le lecteur qui ignore les « habiletés » de l'exégète) que la confession de Pierre soit présentée au verset suivant comme la révélation du « Père qui est dans les cieux ». De tels points discutables ne touchent pas l'essentiel de l'exposé de Cullmann, toutefois, exposé conduit avec beaucoup de rigueur, de nuance et de pénétration.

Paul-Émile LANGEVIN, S.J.

Frère ROGER, prieur de Taizé : *Ta Fête soit sans fin*, Les Presses de Taizé, 1971 (12 × 15½ cm), 175 pages.

La vie du prieur de Taizé est tissée de dialogues avec les jeunes : entretiens en tête à tête ou avec tous les jeunes réunis à Taizé. Ce livre contient des fragments de réponses aux questions qu'ils posent. Les jeunes s'intéressent aux hommes plus qu'aux idées. Aussi leurs questions sont-elles souvent plus personnelles que théoriques. Ils ne demandent pas seulement ce que signifie la fête du Christ ressuscité, ils veulent savoir comment un homme la vit, au-delà des épreuves et des combats. En acceptant de publier, en alternance avec des dialogues, des pages de son journal quotidien, frère Roger tente de répondre à cette exigence. Les quinze mois qu'il raconte vont du jour où naquit l'idée d'un concile des jeunes jusqu'au début de sa préparation. (Notes de l'éditeur)

Qu'est-ce que la fête ? Mais comment peut-on vivre et parler de fête alors que chaque jour draine avec lui des souffrances

de toutes sortes ? Ne risque-t-elle pas d'être éphémère comme ce simple feu de paille ? Comment peut-elle être un feu qui dure ? Pour vous-même, frère Roger, qu'est-ce que la prière ? Peut-on lier prière et engagement politique ? Comment concilier la violence contre les personnes, nécessaire dans toute révolution, avec l'exigence de l'amour pour tous ? Comment est venue l'idée d'un Concile des jeunes ? Voilà autant de questions qui alimentent les propos de ce livre.

Par son ton simple, un style dépouillé de toute prétention, on ne saurait détacher ce livre de ceux qui l'ont précédé. Il se situe dans une continuité. C'est un livre qui écoute et qui dit ce qu'il a observé. Soucieux de faire entendre les intuitions des jeunes, de discerner ce que l'Esprit dit à l'Église à travers les nouvelles générations, ce livre tente implicitement d'ouvrir des voies nouvelles de réconciliation. Sensible à l'unité fraternelle de l'Église et à l'établissement de la justice entre les peuples, il invite à vivre « espérant au-delà de toute espérance », la fête, la communion et le partage.

Loin de garantir des solutions, il rappelle fondamentalement qu'on ne crée rien qu'à partir de sa pauvreté.

MARC PARENT

Jean MILET, *Gabriel Tarde et la philosophie de l'Histoire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970 (16 × 25 cm), 410 pages.

Dans cet important ouvrage, M. Jean Milet entend redonner vie et sens à l'œuvre d'un éminent représentant de la philosophie spiritualiste française, à l'aube du XX^e siècle. Sur le plan de l'histoire des idées, Gabriel Tarde (1843-1904) est surtout connu pour son opposition farouche à Durkheim et à l'orientation positiviste de l'école française de Sociologie : il tente de ramener la sociologie à une psychologie inter-spirituelle, centrée sur le phénomène de l'imitation. Mais ce point de vue est sommaire et risque de dissimuler au lecteur l'ampleur et la diversité d'une philosophie qui recouvre, en une synthèse raffinée, une logique probabilitaire

héritée de Cournot, une métaphysique dynamiste d'inspiration leibnizienne, une doctrine psycho-sociologique et une théorie économique anti-matérialiste : cette vaste synthèse trouve enfin son achèvement dans une Philosophie de l'Histoire, où l'interprétation rationnelle des faits se conjugue avec l'affirmation anti-déterministe de la liberté et avec la foi en un humanisme triomphant.

Pour mener à bien sa tâche, l'auteur procède suivant le mode de la reconstitution compréhensive, ce qui suppose la mise en œuvre d'une véritable érudition. De fait, nous suivons avec exactitude le développement intellectuel de Tarde depuis les intuitions de l'adolescence jusqu'aux publications de la maturité, qui témoignent, par leur abondance et leur intérêt, d'une fécondité philosophique sortant de l'ordinaire. Citons parmi les œuvres de Tarde les plus marquantes : *La criminalité comparée* (1886), *Les lois de l'imitation* (1890), *La philosophie pénale* (1890), *Les transformations du Droit* (1893), *La logique sociale* (1893), *L'opposition universelle* (1897), *Les lois sociales* (1898), *Études de Psychologie sociale* (1898), *La Psychologie économique* (1902). Par ailleurs, M. Milet a eu accès à des documents inédits conservés dans les archives de la famille de Tarde : c'est ainsi qu'il utilise avec profit le journal personnel de Tarde et les manuscrits des cours que le philosophe a donnés à la fin de sa carrière, en particulier au Collège de France. Enfin, le livre que nous avons entre les mains, fait la plus grande place possible aux citations et aux références bio-bibliographiques ; signalons, à ce propos, l'insertion en appendice de documents intéressants : une lettre de Bergson rédigée pour l'inauguration du Monument de Tarde à Sarlat (1909), quelques poèmes, dont certains étaient encore inédits, et des extraits d'une étude intitulée « L'Interpsychologie ».

Gabriel Tarde et la philosophie de l'Histoire est un ouvrage clair, ordonné et méthodique ; il témoigne des qualités de stylistique de son auteur. Nous regrettons toutefois que l'historien des idées ne laisse pas plus de place aux réflexions du philosophe. Un rapprochement possible avec la pensée de

Bergson est à maintes reprises indiqué, sans que l'analyse aille au-delà de considérations générales ; pourtant cela constituait l'une des plus intéressantes questions que pouvait soulever le rappel de la philosophie de Tarde. Une autre occasion manquée concerne l'affrontement entre Tarde et Durkheim. L'auteur s'intéresse aux critiques, parfois assez pertinentes, que Tarde adresse à la sociologie durkheimienne, mais il a tendance à reproduire l'antipathie profonde de Tarde à l'égard de l'auteur des *Règles de la méthode sociologique*. On peut certes critiquer le « Chosisme » de Durkheim, sa conception « physiciste » de l'objectivité, ou encore l'idéalisme de la doctrine de la « conscience collective ». Mais Durkheim a quand même le souci de forger la méthode expérimentale appropriée à la science des phénomènes sociaux. Il élabore des techniques d'analyse remarquables par leur aptitude à susciter des preuves rationnellement fondées. Il soumet la sociologie naissante à une discipline objective qui offre à l'homme de science des garanties que jamais les subtiles intuitions métaphysiques de Tarde n'auraient pu lui donner. Il ne saurait suffire au sociologue de faire cadrer relevés statistiques et interprétations psychologiques des relations inter-individuelles. Cournot lui-même ne distinguait-il pas soigneusement raison philosophique et raison scientifique ?

M. Milet reconstitue néanmoins, avec une fidélité remarquable aux textes, le système de Tarde et nous lui savons gré d'en recomposer avec minutie la magnifique synthèse. Son travail constitue un sérieux apport à l'histoire des idées, surtout en ce qui a trait à la systématique des causes et des conditions de l'action humaine dans l'histoire, systématique que Tarde applique à tous les paliers d'interprétation des phénomènes. « LES CAUSES : ce sont les facteurs psychologiques qui déclenchent à coup sûr, les réactions individuelles ou sociales. Les effets en sont inéluctables (un phénomène causal n'admet pas d'exceptions). Les causes psychologiques sont au nombre de trois : *La Croyance et le Désir*, qui, agissant d'une manière complémentaire, mettent directement en œuvre les processus psycholo-

COMPTES RENDUS

riques et sociologiques ; *L'Invention*, qui, en donnant satisfaction aux Désirs et aux Croyances, stimule et entretient le mouvement de l'Histoire, et souvent le relance ; *Les Relations Interpsychologiques*, qui, en multipliant les effets issus des deux causes précédentes, deviennent à leur tour des causes, et déclenchent de nouveaux processus. LES CONDITIONS : ce sont les facteurs psychologiques qui sont appelés à transmettre les effets produits par les causes, à travers la vie sociale... : *L'Imitation*, qui assure l'expansion des causes à travers l'ensemble de la collectivité humaine. C'est certainement le facteur le plus efficace dans l'ordre psychologique. Mais ce n'est qu'une condition, non une cause, car, d'elle-même l'Imitation ne crée pas : elle se contente de transmettre ; *L'Opposition* qui traduit les réactions du milieu, face à une cause nouvelle. Elle est la condition du succès, ou de l'échec, de toute invention et de toute réaction interpsychologique ; *L'Adaptation*, qui traduit la réaction finale du milieu social. Suivant qu'il y a eu, ou non, adaptation, les causes d'activité sociale se trouvent acceptées ou rejetées » (pp. 193-194).

Quant à la philosophie de l'Histoire qui se rattache à ce système psychologique, contentons-nous d'en indiquer le trait principal. Loin de suivre un cours déterminé par quelque rationalité nécessitante de type hégélien ou comtiste, l'enchaînement des faits historiques illustre le surgissement spontané, contingent des possibles à travers l'invention humaine ; comme l'élan vital inhérent à toute réalité s'achemine toujours vers l'harmonie, les faits historiques se façonnent eux-mêmes progressivement suivant la logique sociale, qui suit les lois mêmes de l'action. « L'Imitation joue, dans l'Histoire, un rôle analogue à celui que saint Augustin et Bossuet attribuaient à la Providence divine et Hegel à la Conscience. Son activité ordonnatrice s'exerce, d'âge en âge, sur l'incohérence du réel. Elle « construit » littéralement l'Histoire » (p. 335).

Bergson dans sa Préface aux Pages choisies de Tarde, publiées par ses fils, suggérait que la valeur d'une doctrine philosophique se mesure « à la variété des idées où elle

s'épanouit et à la simplicité du principe où elle se ramasse » (*Écrits et Paroles*, t. II, p. 332). Et, selon lui, ce principe est fourni par une « intuition indivisible », inépuisable dans sa fécondité. Nous nous permettons une libre interprétation de cette idée : par l'affrontement à un problème fondamental qui dépasse les données scientifiques, la réflexion du philosophe se déploie en analyses sans cesse plus radicales. Dans le cas de Tarde, sans doute ce problème était-il celui du mode de conciliation possible entre l'originalité inépuisable des êtres et l'ordre objectif qui s'exprime dans leurs relations mutuelles. Peut-être l'œuvre de Tarde se révèle-t-elle plus intéressante par l'expérience métaphysique qu'elle suggère marginalement, que par son apport scientifique et épistémologique, lequel semble plus limité.

François DUCHESNEAU
Université d'Ottawa

Paul TILLICH, *Le courage d'être*. Traduction de l'anglais et avant-propos de Fernand Chapey. Préface de René Marlé, Coll. « Livre de Vie », Paris, Casterman, 1967 (10.5 × 18 cm), 192 pages.

Il ne faut pas se laisser leurrer par le titre, à première vue « moralisateur », de cet ouvrage. Paul Tillich est un théologien, et un théologien dont toute l'œuvre est orientée vers une recherche de la signification concrète de la religion à travers ses manifestations humaines, et surtout culturelles. Son œuvre est largement ouverte aux différents courants de la philosophie, de l'art, de la sociologie, de la psychologie et même de la politique. Ce qu'il nous offre dans ce petit volume, c'est, ainsi qu'il le signale lui-même, « une ontologie de l'angoisse et du courage » (p. 70). Par-delà les analyses de psychologie existentielle et de sociologie historique, l'auteur vise un but apologétique (ce qui n'a aucune nuance péjorative dans son vocabulaire). Il ne faut donc pas chercher dans cet écrit une dogmatique ou une éthique, mais bien une ontologie qui permettra de donner une interprétation nouvelle au mot « foi », à travers une analyse